

Tout en parlant, elle avait remué les cendres et rassemblé au milieu de l'âtre les derniers tisons sur lesquels elle mit quatre ou cinq morceaux de bois.

—Etrange fille, pensait Maximilienne; c'est une misérable, une vile créature, et pourtant il y a encore quelque chose de bon en elle.

Le bois commençait à s'enflammer au milieu d'un pétilllement d'étincelles.

—Mademoiselle, dit Elisabeth, vous pouvez approcher vos pieds du feu.

Maximilienne fit un mouvement et allongea ses jambes.

—Vous avez froid, n'est-ce pas ?

Cette fois encore Maximilienne ne répondit point.

Elisabeth s'éloigna, alla jusqu'à la porte puis revint.

—Mademoiselle, dit-elle tristement et presque à voix basse, comme si elle eût craint d'être entendue, je vous demande pardon ! Maximilienne tressaillit.

—Ah ! fit-elle, vous me demandez pardon ; vous vous repentez donc de ce que vous avez fait ?

—Oui.

—Alors vous n'êtes pas tout à fait une misérable.

—On m'a dit : vous ferez cela ; c'était un ordre, il fallait obéir.

—Vous pouviez refuser.

—Hélas ? non.

—Pourquoi ?

—Parce que, dans ma position, je ne puis avoir une volonté.

—Quelle est donc votre position ?

—Je ne puis vous le dire, mademoiselle ; il y a des choses que vos oreilles ne peuvent pas entendre.

Je ne suis pas libre, je suis une esclave.

—L'esclave de deux hommes ?

—Oui.

—Comment vous appelez-vous ?

—Elisabeth.

—Et votre compagne ?

—Charlotte.

—Est-elle votre sœur ?

—Non.

—Est-ce que sa position est pareille à la vôtre ?

—Oui.

—Vous êtes donc sans famille, l'une et l'autre ?

—Charlotte et moi nous n'avons ni mère, ni père, nous ne savons même pas où nous sommes nées.

—Enfin que faites-vous ?

Elisabeth secoua tristement la tête.

—Ah ! voilà ce que je ne peux pas vous dire.

—Eh bien, ne parlons plus de cela.

Après un moment de silence Maximilienne reprit :

—Vous devez savoir pourquoi on m'a amenée ici.

—Je l'ignore, mademoiselle, je vous le jure !

—Ainsi j'ai tout à redouter, tout à craindre ?

—On nous a dit qu'il ne vous serait fait aucun mal.

—Qui vous a dit cela ?

—Lui.

—Ce mot désigne un homme. Est-ce celui que j'ai reconnu dans la voiture et que j'ai appelé Sosthène de Perny.

—Non.

—C'est l'autre, alors ?

Elisabeth secoua la tête.

—Mais il y en a donc un troisième ?

—Oui.

—Son nom, dites-moi son nom ?

—Je ne le peux pas, mademoiselle ; si je vous disais son nom, il me tuerait !

—Oh ! fit Maximilienne.

Et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

—Oui, ils sont trois, pensait-elle ; mon frère s'est trouvé devant eux dans la maison du Boulevard Bineau. Deux sont restés masqués. Pourquoi cachaient-ils leur visage ? C'est facile à deviner. J'en connais deux, l'autre, l'autre... Qui donc est-il ?

Elle se leva et, saisissant la main d'Elisabeth :

—Pour l'horrible métier que vous faites ; lui dit-elle, on doit vous payer ; je ne vous demande pas quelle somme on vous a donnée ou promise, cela ne me regarde pas ; mais si au lieu d'être contre moi, avec mes ennemis, vous voulez être avec moi et me servir, je vous tirerai de la servitude où vous êtes et vous ferez riche ; oui, je vous donnerai une fortune. Mon père et ma mère sont en ce moment dans des angoisses mortelles... Il faut qu'ils soient consolés. Elisabeth, vous allez m'aider à m'échapper de cette maison.

—Hélas ! mademoiselle, c'est impossible ; quand même je le voudrais, je ne le pourrais pas.

—Est-ce Charlotte que vous craignez ?

—Non. Mais Charlotte ne vous a pas dit la vérité, mademoiselle. Les deux hommes ne sont pas partis, ils sont ici. Ce sont eux qui

vous gardent réellement. Vous n'avez qu'une chose à faire : vous résigner. Si je savais ce qu'on veut faire de vous, je vous le dirais ; mais Charlotte et moi nous ne savons rien.

—Les misérables, les misérables ! murmura Maximilienne.

De grosses larmes, jaillirent de ses yeux.

—Mademoiselle, dit Elisabeth très émue, il ne faut pas vous effrayer, vous n'avez rien à craindre, j'en suis sûre. D'ailleurs, Charlotte et moi nous sommes ici pour veiller sur vous, et s'il le fallait, pour vous défendre. Votre oncle et l'autre homme ne pourraient entrer dans cette chambre avec une mauvaise intention qu'après m'avoir tuée... Mais non, je vous le dis encore, vous n'avez rien à craindre.

Maximilienne s'était remise à pleurer, la figure cachée dans ses mains.

—Allons, mademoiselle, venez manger un peu, reprit Elisabeth, cela vous fera du bien.

La jeune fille n'eut pas l'air d'avoir entendu.

—Tenez, pour que vous n'ayez pas à vous déranger, je vais avancer la table près de vous.

Maximilienne se dressa, les yeux étincelants.

—Non, dit-elle avec brusquerie, je ne mangerai pas.

—Je vous en prie, mademoiselle !

—Non, vous dis-je, je ne mangerai pas, je ne veux pas manger.

—Pourtant...

—Assez. Retirez-vous, laissez-moi !

Le ton dont ces paroles furent prononcées fit comprendre à Elisabeth qu'elle ne devait plus insister.

Elle se dirigea lentement vers la porte, jeta un dernier regard sur Mlle de Coulange et sortit de la chambre.

Aussitôt Maximilienne bondit en avant comme si elle eût voulu éviter l'approche d'une bête venimeuse. Elle était toute frémissante.

—Oh ! l'horrible pensée ! prononça-t-elle d'une voix étranglée. Lui !... lui !... Mais c'est impossible ; si je croyais cela, il faudrait douter de tout, de Dieu lui-même ; il faudrait admettre que le mal est partout, le bien nulle part, qu'il n'y a plus sur la terre que déloyauté, tromperie, trahison, perfidie, que tout est laid, vil, corrompu ; qu'il n'existe plus que des infâmes !

Elle était haletante ; elle s'arrêta pour reprendre haleine.

—Et pourtant reprit-elle, je me souviens... quand je suis descendue de voiture, j'ai voulu marcher ; mais mes jambes fléchirent, je suis tombée... L'homme s'approcha de moi pour me prendre et m'emporter. Déjà sa voix m'avait causé une sensation douloureuse. Toup à coup, je vis son visage, et je le reconnus : oui, oui, c'était bien Gérôme, le domestique du comte de Montgarin.

Ah ! c'est à devenir folle ? s'écria-t-elle éperdue. Le comte de Montgarin complice de Sosthène de Perny !... Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?... Lui, lui, un misérable, un lâche, un infâme !...

Maximilienne avait l'esprit troublé. Parmi les fantômes que son imagination faisait naître autour d'elle, elle venait de voir apparaître son fiancé, tenant la main de Sosthène de Perny. Maintenant, elle doutait de lui, elle l'aimait et elle l'accusait, et, chose étrange, son cœur qui aurait dû protester et se réveiller, son cœur ne défendait pas Ludovic. Il y avait trois hommes dans la maison du Boulevard Bineau ; elle les nommait : Sosthène de Perny, Gérôme, le comte de Montgarin. Ces deux derniers étaient restés masqués et n'avaient pas prononcé une parole pour que le comte de Coulange ne les reconnût point.

Elle ne songeait pas au comte de Rogas, elle l'avait complètement oublié.

Le jour où Gérôme avait empoisonné Rubis, le cheval favori de son père, n'était-ce pas le comte de Montgarin, qui, le matin, avait envoyé son domestique à l'hôtel de Coulange sous le prétexte de lui offrir un bouquet ?

Et puis, elle se rappelait aussi la visite de la soi-disant comtesse de Protowska, dame patronesse. Cette femme ne lui avait-elle pas dit : " Si vous voulez éviter de grands malheurs dont vous êtes menacée, il faut que vous soyez mariée au comte de Montgarin avant un mois." Cette femme ne lui avait-elle pas dit encore : " Le comte de Montgarin a rendu un service important à la personne qui possède ce secret terrible, dont la révélation détruirait votre bonheur ; épousez le comte de Montgarin, et l'ennemi de votre famille est désarmé."

Tout cela et beaucoup d'autres choses encore revenaient successivement à la mémoire de la jeune fille ; et tout lui faisait voir le comte de Montgarin complice de Sosthène de Perny. Soudain, une nouvelle clarté éclaira sa pensée. Elle venait de deviner le plan si habilement conçu par José Basco.

Le comte de Montgarin voulait l'épouser pour avoir sa fortune et la partager ensuite avec de Perny. Trois fois on avait tenté de tuer le marquis de Coulange pour la faire héritière. Si le comte de Coulange n'avait pas de lui-même renoncé à ses droits, le manuscrit de la marquise en mains, on lui aurait intenté un procès afin de le faire déclarer étranger à la famille de Coulange, on aurait trouvé